

Sarah Dell'Ava : à l'origine du geste

Mélanie Carpentier

Number 166 (1), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87939ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carpentier, M. (2018). Sarah Dell'Ava : à l'origine du geste. *Jeu*, (166), 88–89.

SARAH DELL'AVA: À L'ORIGINE DU GESTE

Mélanie Carpentier

Porteuses d'une vision
artistique inclusive,
les créations de
Sarah Dell'Ava
nous invitent à
repenser le rôle de
la danse en société.
À contre-courant
de l'homogénéité
des corps glorieux
et de la dépense
spectaculaire, ses
créations redonnent à
l'art du mouvement ses
vertus philosophiques,
sociales et
thérapeutiques.

Montréalaise d'adoption venue de Suisse, Sarah Dell'Ava développe depuis 2013 une série de pièces autour du terme *Oriri* (racine latine du mot «origine»), mobilisant aussi bien des danseurs professionnels qu'amateurs. L'automne dernier, l'artiste présentait à Tangente *Ori ou les chambres du cœur*, une partie de ce polyptyque. Construite sur les rythmes binaires des pulsations du cœur, la pièce rassemblait un groupe de danseurs de tous les âges – enfants, adolescents, adultes et aînés – et de cultures diverses. Des corps qu'il est rare de voir cohabiter et interagir sur scène en danse.

Soucieuse de créer des espaces de rencontre et de partage, la danseuse a aussi dirigé récemment l'atelier «La Trace de ceux qui ont marché» (Danse-Cité), mettant en contact des personnes établies à Montréal avec des réfugiés et des immigrants nouvellement arrivés. Développé sur plusieurs mois, le projet a donné lieu à une installation chorégraphique présentée au MAI en juin dernier.

La démarche artistique de Sarah Dell'Ava s'est enrichie au contact de la diversité de participants côtoyés dans les ateliers de danse qu'elle donne au sein de différents organismes communautaires. L'artiste rejette cependant le terme *médiation culturelle*, qu'elle estime trop vague: «À force d'être surutilisé, on ne sait plus ce que veut dire cette expression. Par médiation culturelle ou artistique, j'ai l'impression qu'on entend le fait d'amener l'art là où il n'a pas l'habitude d'aller, et de faire un pont entre la personne et l'œuvre. Mais je ne vois pas les choses comme ça.» La danseuse mène plutôt un processus où chacun engage sa créativité et qui donne lieu, ou non, à des représentations.

«Même si les médiations permettent toutes sortes d'expériences fabuleuses, on est pourtant encore dans une catégorisation des êtres humains, qui va à l'encontre de mon approche artistique», affirme la chorégraphe, qui veille à constituer des groupes hétérogènes, intergénérationnels et multiculturels pour ses créations personnelles: «Plus il y a de différences, plus c'est riche. Et c'est là qu'on se rend compte qu'il y a besoin, en société, de se décroiser, de sortir des petites boîtes dans lesquelles on nous met: les pros, les amateurs, les non-danseurs, les réfugiés, les aînés, les enfants...»

SORTIR DE SA COQUILLE

Dans son approche du mouvement, Sarah Dell'Ava cultive une dimension philosophique, voire spirituelle. La danse revient à se connaître soi-même pour mieux être disponible à la rencontre de l'autre: «Peu importe si je travaille avec des danseurs professionnels ou amateurs, le processus est le même. Je propose des expériences d'introspection et de plongée dans le corps pour favoriser une connaissance de soi. La rencontre avec l'autre devient plus réelle, moins idéalisée ou fantasmée. Un vrai lien est alors possible.» En studio, son travail consiste à guider les danseurs dans des explorations de mouvement en faisant appel aux approches d'éducation somatique (*Body-Mind Centering*, Feldenkreis et Mouvement authentique). Elle leur demande d'être attentifs au poids, aux muscles, aux os et aux fluides impliqués dans les gestes dansés afin de développer une conscience du corps et de son rapport à l'espace. «Je m'intéresse au corps, non pas comme outil pour la danse, mais comme réceptacle d'informations, explique-t-elle. Le corps est

porteur de messages, et l'art permet de révéler ces messages, déjà au créateur lui-même, puis éventuellement au spectateur. Le geste est l'expression de ce que je porte dans mon corps, mon être et mon âme. Pour moi, c'est une unité holistique.»

Loin de la virtuosité habituelle en danse, se forgeant souvent dans la douleur physique et le dépassement de soi, son approche suppose une tout autre forme de rigueur: «Le sentir est un savoir, et ça demande aussi tout un travail. Je dirais que la virtuosité de mes danseurs se situe là. Ce n'est pas une virtuosité technique, mais une exigence du sentir.» Ses processus de création s'avèrent d'ailleurs souvent plus exigeants pour les danseurs professionnels, car ils leur demandent d'être à l'écoute de leurs sensations. Formée en danse classique et contemporaine, et aux techniques somatiques depuis l'enfance, Sarah Dell'Ava dit avoir eu l'impression, jusqu'à l'âge de 25 ans, que son vrai corps était caché derrière sa technique de danseuse: «C'est comme si le corps du danseur fabriquait une coquille de protection. On développe, certes, une technique de toucher et une fluidité de mouvement, mais ressent-on vraiment encore le toucher et est-on vraiment dans une expérience de fluidité intérieure, ou n'est-ce qu'un masque de beauté?»

CÉLÉBRATION, RITUEL ET COMMUNAUTÉ

«Que ce soit pour un mariage, un enterrement, une naissance ou un rite de passage, la danse porte aussi un sens de rituel dans certaines cultures, dit-elle. Dans “La Trace de ceux qui ont marché”, des participants portaient ça en eux et, à la fin de la présentation de notre projet au MAI, il y a eu une explosion de joie dans la salle. Ça m'a donné envie de poursuivre sur cette voie et de ramener la danse à ce sens de la fête et du lien à la communauté.»

Dans *Ori ou les chambres du cœur*, le dispositif de l'installation permettait d'inviter le public à entrer dans la danse. Le



Ori ou les chambres du cœur, de Sarah Dell'Ava (Tangente, 2017). Sur la photo : Hezekyah Yisrael, Saeed Kamjoo, Marie Mougeolle et Anglesh Major. © Vanessa Fortin



Ori ou les chambres du cœur, de Sarah Dell'Ava (Tangente, 2017). Sur la photo : Annabelle Chouinard, Gisèle Morrisette, Kiyane Racine et Matéo Chauchat. © Simon Lenoires

spectateur choisissait de prendre place sur une chaise en retrait, ou bien dans un cercle, sur un coussin, à proximité des danseurs. Progressivement, les interprètes allaient à la rencontre des regards posés sur eux, prenaient délicatement un spectateur dans leurs bras pour sentir son rythme cardiaque et emporter cette dynamique dans leurs danses pulsatiles. Prendre le risque de toucher et d'enlacer un inconnu était exigeant pour les 15 danseurs confrontés à la peur du rejet. Mais après expérience, Sarah Dell'Ava remarque que, côté public, il y a surtout

une soif de faire confiance au corps, de prendre part à l'œuvre et d'«expérimenter le vivre plutôt que le voir». Elle voit ce toucher bienveillant, le fait de se regarder dans les yeux et de s'accorder des temps de jeu comme un contrepoids à de grands manques et de grands tabous de notre société. Célébrer la danse implique de répondre à ces manques actuels dans nos quotidiens et de réfléchir à ce que signifie regarder et être regardé, au-delà des jugements et des conditionnements, afin de renouer avec le plaisir de bouger ensemble. ●